

# Le Chateau d'Amour

Autor(en): **Muret, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1907)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-239075>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE CHATEAU D'AMOUR



« Il existe, écrivait il y a cent ans le doyen Bridel dans un article des *Etrennes Helvétiques pour l'an de Grace MDCCCVII*, reproduit en 1814 au tome V du *Conservateur Suisse*, une ronde villageoise, qu'on entend encore chanter dans les vignes de la Vaud, et qui en temps de vendange se répète quelquefois de bande en bande, des fauxbourgs de Lausanne au pont de Vevey : elle commence par ces mots :

*Château d'amour, te veux-tu pas rendre<sup>1</sup> ?  
Veux-tu te rendre ou tenir bon ? »*

Ces jolis vers, sauvés de l'oubli par celui qui fit, à lui seul, en son temps, toute la besogne d'une Société suisse des traditions populaires, étaient un dernier écho d'une fête galante, dont il se plaisait à supposer que « l'institution remonte peut-être à un temps fort reculé. »

« Dans divers villages soit Fribourgeois soit Vaudois, le premier dimanche de mai, on élevoit (à ce qu'il nous raconte) une espèce de château en planches de sapin, et quelquefois on l'entouroit d'un petit fossé : après l'avoir construit, les jeunes gens non mariés se partageoient en deux troupes ; l'une devoit attaquer le château, et l'autre le défendre du haut de la galerie qui en faisoit le tour. A un signal donné, les assiégeans ayant tous une rose à leur chapeau, entonnoient la chanson du *château d'amour*, et le siège commençoit : de part et d'autre, on se servoit des

armes du siècle; avant l'invention de la poudre, c'étoient des lances, des hallebardes, des piques sans fer; ensuite on employa les armes à feu. Les assaillans prenoient ordinairement le château par escalade, après quelques heures de siège; ils y mettoient le feu, et la journée finissoit par des danses et des libations bachiques, dont la garnison prisonnière faisoit les frais. Quoiqu'on veillât à ce que ce simulacre de guerre et ce siège fictif n'entraînassent aucune suite fâcheuse, l'acharnement des deux partis causoit par fois des accidens funestes : à Corcelles du Jura, un jeune garçon risqua de périr dans les flammes du château, incendié<sup>2</sup> avant que la garnison l'eût évacué : dans un village du canton de Fribourg, un des assiégeans se cassa la jambe, et un autre fut grièvement blessé. Ces malheurs furent cause que la police proscrivit cet amusement comme dangereux, et que le gouvernement de Berne, par un édit de 1543, défendit sous l'amende de cinq florins de *faire des charivaris et des laonneries*. Cet édit apprend que l'ancien nom de cette fête villageoise étoit *laonnerie*. Ce mot vient du patois *Lavon, Laon, Lan*, qui signifie un ais ou une planche, parce que le château en étoit construit...

« Malgré ces défenses, la fête proscrite fut encore célébrée de temps en temps dans quelques villages écartés; et tout récemment elle a eu lieu aux environs d'Echallens, sans aucun accident, parce qu'on avoit pris pour les prévenir toutes les précautions possibles, dont la meilleure fut d'empêcher les acteurs de s'enivrer avant de monter à l'assaut.

« Le siège du *château d'amour* se faisoit aussi autrefois dans la ville de Fribourg, mais d'une manière moins dangereuse et plus galante : sur la grande place paroissoit une forteresse en bois, ornée de chiffres, d'emblèmes et de devises analogues à l'esprit de la fête : chargées de la défense

du château, les plus jolies filles de la ville et des environs montoient sur le donjon. Les jeunes garçons, en costume élégant, venoient en foule les assiéger. La musique sonnoit la charge, en jouant les airs les plus tendres. De part et d'autre, il n'y avoit pour armes, que des fleurs : on se jetoit des bouquets, des guirlandes, des festons de roses ; et quand cette innocente artillerie étoit épuisée, quand le donjon et les glacis étoient jonchés des trésors de Flore, on battoit la chamade. Le château arboroit le drapeau blanc : la capitulation se régloit ; et l'un des articles étoit toujours, que chacune des amazones qui formoient la garnison prisonnière choisissoit un des vainqueurs, et payoit sa rançon en lui donnant *un baiser et une rose* : ensuite les trompettes sonnoient des fanfares. Les assiégeans montoient à cheval et se promenoient dans les rues ; les dames, dans leur plus belle parure, du haut des fenêtres, les couvroient de feuilles de roses et les inondoient d'eaux parfumées : la nuit amenoit des illuminations, des festins et des bals. C'étoit vraiment une scène de l'ancienne chevalerie... La fête étoit d'autant plus agréable, que l'ordre le plus sévère y étoit scrupuleusement observé ; et qu'elle se passoit sous les yeux des pères et mères, attentifs à maintenir la décence au milieu du bruit, et *la courtoisie à côté de la joie.* »

Dans les *Etrennes Helvétiennes* pour 1805, le doyen Bridel avait déjà fait mention du *château d'amour*, en parlant du fameux Chalamala (ou Chalama, comme il l'appelle), le fou du comte Pierre V de Gruyères, et de ce conseil qu'il « s'étoit choisi parmi les hommes les plus gais et les plus spirituels » et « avec lequel il délibéroit gravement sur des bagatelles. » Ce conseil, dit-il, « qui ne s'assembloit que les jours des grandes fêtes... connoissoit du carnaval, des mascarades, des charivaris, des jeux militaires, et principalement



de celui qui se nommoit le siège du *château d'amour*<sup>3</sup>. » Vérité ou fiction, c'est de ces aimables récits qu'est sortie l'une des œuvres les plus charmantes qu'on ait applaudies sur une scène suisse, le délicieux *Château d'Amour*, dont les auteurs sont deux Genevois, le poète Daniel Baud-Bovy et le si regretté sculpteur et musicien Hugues Bovy<sup>4</sup>. Par cette heureuse collaboration de deux beaux talents, issus d'une même souche féconde en excellents artistes, l'antique fête de la jeunesse et de l'amour et la Gruyère légendaire, à demi féodale, à demi pastorale, éprise de tournois, de danses et de chansons, ont été évoquées, sous nos yeux ravis, dans un vivant et inoubliable poème. Le *Château d'Amour* devait être représenté en 1896, à l'exposition de Genève, sur la place du Village Suisse, qui lui eût offert un décor à souhait, non loin de la maison de Chalamala et du joli chalet qui abritait les tresseuses de paille fribourgeoises. Hélas ! la pluie persistante de ce maussade été de l'exposition nous a privés de la représentation en plein air, et c'est dans une salle close que, l'hiver suivant, ce beau spectacle s'est déroulé aux lumières, sur une scène trop petite et avec un recul insuffisant. Espérons que nous aurons un jour le plaisir de le revoir, soit dans le jardin de quelque intelligent amateur de l'art national, soit, de préférence, sur la place même de Gruyères, au pied du vieux château, parmi les verdoyants paysages de notre « Arcadie suisse ».

Vérité ou fiction ? En consultant quelques-unes des personnes les plus versées dans la connaissance de l'histoire locale<sup>5</sup>, j'ai pu m'assurer qu'aucune allusion au Château d'Amour n'a été jusqu'à présent relevée dans les documents vaudois ou fribourgeois antérieurs au dix-neuvième siècle. Parmi les nombreuses ordonnances au moyen desquelles le

gouvernement paternel de Leurs Excellences de Berne s'efforçait de réprimer la licence des mœurs vaudoises, ni l'archiviste bernois, M. Türlér, ni M. Alfred Millioud, aux archives de l'Etat de Vaud, n'ont pu découvrir aucune trace d'un édit de 1543, interdisant « de faire... des laonneries. » Cependant, la fréquente prohibition, aussi bien que la longue persistance de ces divertissements campagnards, nous est confirmée par un témoignage contemporain et indépendant de celui du doyen Bridel. D'un manuscrit « datant de 1815 » et « dû à la plume d'un de nos anciens professeurs, » le *Conteur Vaudois* a tiré naguère des *Notes sur quelques anciens usages vaudois*, recueillies, au dire de l'auteur, « de diverses conversations avec des vieillards, surtout à Dommartin » (district d'Echallens) « et à Lavaux. »

« Les *Lanneries*, selon notre anonyme<sup>6</sup>, sont des fêtes dans lesquelles on bâtit un château en planches. On l'entoure de palissades et de fossés et les jeunes gens s'exercent tant à l'attaque qu'à la défense de cette place forte. Divisés en deux bandes conduites par leurs officiers, ils imaginent toutes sortes de ruses de guerre et entrent en pourparlers comiques pour la reddition de la place, entreprennent des sorties ou des assauts, sont tantôt vainqueurs tantôt vaincus, et en sont quittes souvent pour quelques blessures très réelles ; il est même arrivé de très grands malheurs dans ces jeux. Voilà pourquoi on a si souvent défendu les *Lanneries*, qui sont encore tellement du goût des communes du Jorat qu'il ne se passe guère d'années sans qu'il s'en fasse quelque une qui attire toujours un très grand concours de monde. C'est là aussi une des réjouissances du mois de mai. »

Ainsi, cet amusement guerrier était associé, dans les campagnes vaudoises, aux fêtes joyeuses par lesquelles, de temps

immémorial, on célébrait, le premier mai ou le premier dimanche de mai, le renouveau de la belle saison. La même coutume existait, sous un autre nom, dans le pays de Neuchâtel, au dix-septième siècle. J'ai sous les yeux les comptes<sup>7</sup> d'une *promenade du mois de mai* qu'on fit à Cortaillod en 1686. Nous apprenons par le détail des dépenses que le 29 avril la fête avait été annoncée au son du tambour, que les 28 et 29 on avait travaillé à la construction d'un « château », que le 1<sup>er</sup> mai on y avait mis une porte à claire-voie ou *drayse*, et qu'on avait « dellivré la poudre pour la promenade » ; que le grand jour, enfin, qui fut le dimanche 5 mai, on envoya « par ordre deux potz de vin et deux batz de pain au Chasteau », sans doute pour ravitailler la garnison, et qu'en outre cent vingt-six personnes reçurent chacune, en tout honneur, un pot de vin.

Juste Olivier, en parlant du *Château d'amour* et des *laonneries*, dans son *Canton de Vaud*<sup>8</sup>, rappelle que « c'est une fête absolument semblable qui devint l'occasion de la révolution des lazzaronis dont Mazaniello fut le héros. » Ouvrons l'histoire de *l'Insurrection de Naples en 1647* d'Angel Saavedra, duc de Rivas<sup>9</sup>. « Suivant un ancien usage, à la fête de la Vierge du Carmel, » le 16 juillet, « on élevait sur la place devant l'église un château en planches qui, défendu par une troupe de jeunes garçons habillés à la turque, était assailli par une autre troupe différemment costumée... » Si j'ai bonne mémoire, un jeu analogue est décrit dans un roman espagnol du commencement du dix-septième siècle, je ne sais malheureusement plus lequel. Ces divertissements populaires tirent sans doute leur origine d'un jeu militaire du moyen âge, que Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire du mobilier français*<sup>10</sup>, a défini comme « simulacre d'attaque d'un fort ou tout au moins d'un ouvrage palissadé », en y

appliquant mal à propos le terme de *behourt* ou *bohourt*, par lequel on désignait une grosse lance courte et un tournoi à la lance. De même que le *behourt* chevaleresque s'est perpétué dans le peuple par les joutes au bâton naguère encore en usage le dimanche des *Bordes* ou des *Brandons*<sup>11</sup>, peut-être y a-t-il quelque allusion au siège simulé dans la jolie ronde enfantine<sup>12</sup> :

- *J'ai un beau château...*
- *L'nôtre est bien plus beau...*
- *Nous le détruirons...*
- *Comment ferez-vous ?*

De l'ensemble parfaitement concordant des témoignages qui viennent d'être mis sous les yeux du lecteur, il résulte que le doyen Bridel a eu tort de confondre la *laonnerie* ou *lannerie* avec le *Château d'Amour* nommé dans la chanson populaire. Mais il est tout naturel que les jeunes paysans qui prenaient part à cette fête printanière se soient plu à fleurir leur chapeau d'une rose, au besoin d'une rose artificielle. Il est fort possible qu'ils aient parfois marché à l'assaut en chantant la chanson du *Château d'Amour*. L'anonyme de 1815 peut avoir ignoré ou négligé ces détails, où Bridel reconnaissait des traits de cette galanterie romanesque dont est tout empreinte sa description du brillant tournoi de Fribourg. Au spectacle de cette élégante bataille de fleurs, que nous sommes loin de la grossière simplicité des jeux militaires campagnards ! A quelle source, demeurée jusqu'à présent cachée, l'habile conteur a-t-il pris son récit ? Dans la scène qu'il a retracée, il n'est aucune des données essentielles qui soit de son invention. Il n'en est aucune qui n'ait, dans la vie, l'art et la littérature des siècles passés, de multiples et parfois lointaines correspondances. Ainsi, dans les

poèmes allemands du *Rosengarten*, qui remontent à la fin du treizième siècle et qui ont donné lieu, au quatorzième, à des représentations publiques<sup>13</sup>, un baiser et une rose sont, comme dans le *Château d'Amour* fribourgeois, la récompense des heureux vainqueurs. L'authenticité de maint autre trait se prouve semblablement par la comparaison avec d'autres documents qui n'ont pu être connus du doyen Bridel qu'en partie. Mais ce diable d'homme s'entendait à merveille à combiner, pour les adapter à ses fins, des éléments de toute sorte et de toute provenance ; il savait, si j'ose me servir d'une métaphore un peu triviale, accommoder au goût du jour et à la sauce helvétique des mets étrangers ou surannés. Bien habile donc qui pourrait discerner, dans son article de 1807, ce qu'il doit à une tradition aujourd'hui perdue et ce qu'il a tiré de son propre fonds, de ses vastes lectures et de sa riante imagination !

Le jeudi 7 mai 1857, lisons-nous dans les *Souvenirs* du baron de Hübner, ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second empire<sup>14</sup>, « par un temps délicieux », la cour, à Villeneuve-l'Étang, faisait fête au grand-duc Constantin de Russie. On était au lendemain de la guerre de Crimée ; mais les belligérants étaient si bien réconciliés que, trois jours auparavant, dans un dîner à l'ambassade russe, le grand-duc avait porté un toast « aux vainqueurs de l'Alma et de Sébastopol. » A la partie de campagne impériale, il y eut un déjeuner sous la tente, des courses sur l'eau et des jeux sur l'herbe. On simula la prise du Mamelon vert, la principale position d'approche du siège de Sébastopol. « Le mamelon, notait Hübner, défendu par l'Impératrice et les dames... Les hommes, l'Empereur à la tête, montaient à l'assaut. C'était un peu trop gai et trop intime pour l'occa-

sion. » Simple caprice de gens qui s'amuse, ou vague réminiscence du siège du Château d'Amour ? Qui sait si quelque écho n'en était pas parvenu dans cette cour où brillait l'érudit et spirituel Mérimée ? N'en eût-on pas su davantage, l'on ne pouvait ignorer en France ni l'un ni l'autre des deux articles du doyen Bridel, reproduits en 1817 au tome I<sup>er</sup> des *Mémoires* de la Société royale des antiquaires<sup>15</sup>.

Le terme de *carrousel* a désigné, comme l'on sait, d'élégants tournois de parade, des sortes de ballets militaires, qui furent, au seizième et au dix-septième siècles, un des divertissements préférés des cours européennes. Dans l'un de ces carrousels, exécuté au printemps de 1581 par quelques gentilshommes de la cour d'Angleterre en l'honneur des ambassadeurs français venus à Londres pour négocier le mariage du duc d'Anjou avec la reine Elisabeth, il me semble que l'on ne saurait méconnaître une ingénieuse variation sur le thème, probablement traditionnel, du siège du Château d'Amour. Les *Chroniques* contemporaines de Holinshed en offrent un récit très circonstancié<sup>16</sup>, et Schiller l'a brillamment décrit, par la bouche du comte de Kent, au commencement du deuxième acte de *Marie Stuart*.

A ce que nous apprend le chroniqueur anglais, la galerie située à l'extrémité de la lice adjacente au palais de Whitehall fut désignée, — « et non sans raison, » puisque la reine y devait prendre place, — comme « le château ou la forteresse de Parfaite Beauté. » Quatre poursuivants, intitulés les nourrissons de Désir, revendiquaient le château comme leur possession par droit héréditaire et jurèrent, si l'on contestait ce droit et que l'on prétendît les exclure de leur patrimoine, de vaincre et de soumettre par la force quiconque ferait mine de leur résister. Le 16 avril, comme la



reine sortait de sa chapelle, un cartel lui fut porté par un page, vêtu de rouge et de blanc, qui proclama que, le vingt du mois, les quatre poursuivants viendraient assiéger « la fatale forteresse ». Pour des motifs d'urgence, la fête fut successivement remise au 1<sup>er</sup> et au 8 mai, et, en fin de compte, elle n'eut lieu que le lundi de la Pentecôte. Les assiégeants avaient fait construire une machine roulante en bois, « couverte de toile et si excellemment peinte à l'extérieur qu'il semblait que ce fût de la terre véritable. » Au sommet de cette espèce de « tranchée mobile » étaient placés « deux canons de bois, si bien coloriés qu'on aurait cru voir deux jolies pièces de campagne à l'ordonnance. » Tout auprès se tenaient deux servants vêtus de taffetas cramoisi, chacun muni de son gabion. Un porte-enseigne, vêtu de la même façon que les canonnières, déployait un drapeau. A l'intérieur de la tranchée étaient habilement disposés divers instruments de musique. On fit avancer cette machine aussi près que possible de la reine. Lorsqu'elle fut arrêtée, la musique joua ses plus beaux airs, et un jeune garçon lança le défi, en chantant au son des instruments :

*Cédez, cédez, oh ! cédez, vous qui défendez ce château  
assis dans les champs de l'honneur sans tache.*

*A la force de Désir aucune force ne peut résister.*

*Donc, cédez, cédez au désir de Désir.*

*.....*  
*Cédez, cédez, oh ! cédez. Il est temps de vous rendre,  
avant que l'assaut commence. Oh ! cédez, cédez.*

Un autre jeune garçon, se tournant vers les assiégeants, chanta l'appel aux armes. On fit feu des deux canons, chargés l'un de poudre odoriférante et l'autre d'eau parfumée : le bruit de la décharge était rendu par « un excellent concert de musique à l'intérieur de la tranchée. » On amena de

jolies échelles pour l'escalade, et les gens de pied jetèrent contre les murailles des fleurs et des bouquets, avec des devises appropriées à la circonstance. L'attaque dura jusqu'à ce que parurent dans la lice, en grande pompe, les tenants du château de Parfaite Beauté. Alors s'engagèrent les joutes, qui se prolongèrent pendant deux jours et que le chroniqueur compare aux batailles des Grecs et des Troyens. Cet élégant tournoi se termina, comme il convenait en l'occurrence, non par la prise du château, mais par la défaite et l'humble soumission des nourrissons de Désir.

Un auteur français du dix-septième siècle, Vulson de la Colombière, qui a décrit un grand nombre de beaux carrousels dans *Le vray theatre d'honneur et de chevalerie*, publié à Paris en 1648, ne paraît pas connaître le Château d'Amour. Mais il mentionne, dans un passage qui vaut la peine d'être cité, l'usage qu'on faisait des parfums dans ces *tournois à plaisance*<sup>17</sup> :

« Nous avons, dit-il, plusieurs autres Auteurs Allemans, Espagnols et Anglois qui ont décrit divers Tournois, Jeux de cannes, combats de Taureaux, et autres jeux et scaramouches qui se faisoient avec des balles ou pots de terre fort legers, remplis d'eau de senteur ou de poudres odoriferantes, lesquels l'on jettoit les uns contre les autres par galanterie, l'attaque et la charge qui se faisoit de la sorte estant tres plaisante. Le Dictionnaire Toscan nomme ces balles de terre, *Caroselle*, d'où quelques-uns croyent qu'est venu le nom de Carrosel... » Rappelant une fête célébrée à Turin en 1608 : « nous avons parlé, continue-t-il, d'un semblable combat qui se fit avec des œufs pleins d'eau de senteur ; l'on en jettoit aussi par galanterie sur les Eschafauts ou autres lieux où estoient rangées les principales Dames... Ces pots de terre ou œufs qui estoient destinez à



estre jettez aux Dames, estans attachez avec les plus beaux rubans ou galands qu'on pouvoit trouver, sur lesquels le nom et la devise des Chevaliers qui les jettoient estoient escrits en lettres d'or. Et pour donner un contentement entier, et faire la galanterie parfaite, les Dames ne trouveront pas mauvais que je conseille aux Cavaliers qui voudront imiter toutes ces agreables magnificences, de leur envoyer encore plusieurs confitures par leurs Escuyers, et par leurs Pages, afin que tous leurs sens jouissent à souhait de ce qui est le plus capable de les charmer. »

Au quinzième siècle, au quatorzième principalement, et même dès la fin du treizième, le siège du Château d'Amour est un des sujets que les maîtres ivoiriers ont traité avec prédilection sur des coffrets ou au revers de ces miroirs métalliques dont se contentait la coquetterie du bon vieux temps. On connaît dans les collections publiques ou privées de presque tous les pays d'Europe une vingtaine d'ivoires, la plupart de provenance française, qui représentent quelque épisode de ce siège galant<sup>18</sup>. « Des chevaliers armés de pied en cap et montés sur des chevaux caparaçonnés attaquent<sup>19</sup> » la forteresse, que défendent les dames ; « des branches de roses à la main, elles tentent des sorties... et des roses sur leurs écus, des roses plein les machines de guerre qui en bombardent le château, les chevaliers tentent l'assaut par des échelles de corde<sup>20</sup> » ou « en se faisant la courte échelle<sup>19</sup>. » Au pied des remparts, on distingue parfois « un homme d'armes qui remplit la cuiller d'un mangonneau de paquets de fleurs<sup>21</sup>. » Ou bien, « sur la plus haute tour, l'Amour ailé, » couronne en tête, « plante des flèches dans le cœur de deux des jeunes femmes qui l'entourent<sup>19</sup>. » L'issue ne saurait être douteuse. « La résistance est vive, sans doute, mais point désespérée ; les chevaliers

entrent dans la place et on les voit sur les terrasses recevoir des dames la juste récompense de leurs exploits, tandis que », du haut du donjon, « le dieu d'amour les crible de ses flèches pour animer leur ardeur<sup>20</sup>. » Un artiste original a représenté au dos d'un miroir la reddition du château : les dames introduisent les vainqueurs dans leur conquête; l'une d'elles, qui tient une grosse clef, s'apprête à leur ouvrir la porte; une autre, trop vivement pressée par un chevalier, le menace de la paume de la main<sup>22</sup>. Ailleurs, comme dans le carrousel de Londres, les dames sont simples spectatrices d'un combat à la lance, livré à l'entrée du château par deux chevaliers bardés de fer. De chaque côté, un homme sans armes est en train d'escalader la muraille; un troisième, déjà parvenu au terme de ses désirs, baise une dame sous les yeux d'Amour<sup>23</sup>. Dans ces petites compositions les ivoiriers ont souvent déployé une verve merveilleuse et fait preuve d'un art consommé. Sur la surface restreinte qu'ils avaient à décorer se déroulent des scènes variées; une foule de personnages se meuvent avec aisance et se mêlent sans confusion. Une vie intense anime le mol ivoire aux tons jaunis par le temps.

A en croire certains auteurs, le même thème aurait été quelquefois répété, au treizième et au quatorzième siècles, sur des fresques ou dans des miniatures de manuscrits<sup>24</sup>. Mais le titre de *Château d'Amour* a été abusivement étendu à des œuvres d'art qui n'ont qu'un rapport très lointain, ou même purement imaginaire, avec les ivoires décrits tout à l'heure<sup>25</sup>. Dans les scènes figurées sur ces ivoires, l'on a prétendu à tort reconnaître tel ou tel épisode de roman, et particulièrement l'imitation du *Roman de la Rose*. Les combats ou les sièges allégoriques racontés dans le *Roman de la Rose* et d'autres poèmes du même genre, comme la *Minne-*

*burg* allemande<sup>26</sup>, ont un caractère tout différent. A ma connaissance, aucun poète du moyen âge n'a raconté ou décrit un siège du Château d'Amour. Ce n'est pas (ou, du moins, ce n'est que dans une faible mesure) de la poésie allégorique ou romanesque, — mais de la vie réelle, des fêtes magnifiques et galantes de la société féodale qu'ont dû s'inspirer les premiers artistes qui aient traité ce motif aussi gracieux qu'original. Nous en retrouvons les données essentielles, le siège soutenu par les dames et la bataille de fleurs, dans la description d'une fête qui eut lieu en 1214, à Trévis, et qu'a racontée, avec un grand luxe de détails, dans sa chronique latine achevée en 1262, un contemporain de bonne foi, Orlandino de Padoue, né en l'an de grâce 1200 et mort en 1276.

En ce temps, dit-il<sup>27</sup>, « fut ordonnée dans la cité de Trévis une fête de liesse et de soulas, à laquelle furent invités un grand nombre de chevaliers et de gens de pied de Padoue. On convoqua aussi pour l'ornement de cette fête une douzaine de dames, d'entre les plus nobles, les plus belles et les plus gaies qu'il y eût alors à Padoue. L'ordonnance de cette fête, ou, pour mieux dire, de ce jeu, fut la suivante. On fit un simulacre de château, dans lequel furent mises des dames, avec des jeunes filles ou damoiselles qui les servaient ; et toutes ensemble, sans l'aide d'aucun homme, défendirent très bien le château. Ce château était garni, en guise de défenses, de fourrures de vair et de gris, de satin, de pourpre, de velours, d'écarlate, d'étoffes de Bagdad et d'Almeria. Que dire des couronnes d'or enrichies de chrysolithes et d'hyacinthes, de topazes et d'émeraudes, de rubis et de perles et de toute sorte d'ornements, au moyen desquelles les têtes des dames furent prémunies contre l'ardeur des assaillants ? Les projectiles et machines

de guerre qui servirent à la prise de ce château étaient des pommes, des dattes et des noix muscades, des gâteaux<sup>28</sup>, des poires, des coings, des roses, des lys et des violettes, ainsi que des fioles de baume... et d'eau de rose, de l'ambre, du camphre, du cardamome, du ciname, des clous de girofle... en un mot tous les genres de fleurs et d'épices qui ont du parfum ou de l'éclat. » Le chroniqueur ne nous dit pas expressément que les attaquants fussent des hommes ; mais cela ressort clairement de la fin du récit. « A ce jeu prirent part beaucoup de Vénitiens et encore plus de dames vénitiennes, venues pour faire honneur à la fête. Portant avec eux le magnifique étendard de Saint-Marc, ils combattirent avec habileté et avec élégance... Tandis, cependant, que les Vénitiens rivalisaient au jeu avec les Padouans à qui pénétrerait le premier par la porte du château, une querelle s'ensuivit. »

Comme en des temps plus rapprochés de nous, la littérature et la société françaises étaient, aux alentours de l'an 1214, le modèle qu'on imitait dans les pays voisins. Les troubadours étaient accueillis à bras ouverts dans les cours seigneuriales du nord de l'Italie, et jusqu'à Dante des poètes italiens ont chanté leurs haines et leurs amours dans la langue poétique du midi de la France, la langue d'oc ou le provençal. La galanterie et les armes étaient les occupations favorites de cette brillante société chevaleresque et les thèmes préférés de la poésie à la mode. Quelles suggestions les Trévisans ont-ils pu recevoir, pour leur tournoi galant, de la poésie contemporaine ou antérieure ? Ami du marquis gibelin de Montferrat, adorateur attiré de sa fille Béatrice, le troubadour Raimbaut de Vaqueiras la représentait, dans un brillant poème<sup>29</sup>, attaquée par une foule de dames, jalouses de sa beauté et de son « prix », et repoussant victo-

rieusement les furieux assauts de « la commune des vieilles », qu'accompagne au combat le symbolique *carroccio*, devenu fameux dans les luttes de la Ligue lombarde contre l'empereur Frédéric Barberousse. « Batailles de dames », également, ces quatre poèmes français, du genre énumératif, trop goûté au moyen âge, qui sont intitulés *Tournoiement des dames*<sup>30</sup>. Ces héroïnes de joutes imaginaires sont sœurs des antiques Amazones que plus d'un roman, et non des moins en vogue, mettait aux prises avec des guerriers du sexe fort<sup>31</sup>. Siège de dames, enfin, par d'illustres chevaliers, — mais non siège pour rire, — dans ce bizarre épisode de la *Chanson des Saxons*, où l'on voit les femmes infidèles des barons de Charlemagne tenir tête à l'armée des maris dans le château de Saint-Herbert !

Ainsi rattaché à la poésie lyrique et narrative florissante au même temps, le brillant spectacle auquel Vénitiens et Padouans furent conviés par la ville de Trévise nous offre une ingénieuse et élégante variété de ce jeu militaire qui consistait dans le simulacre d'un siège et qui s'est perpétué jusqu'au dix-neuvième siècle dans les *lanneries* vaudoises. Le château construit pour cette fête aurait pu s'appeler le *Château des Dames*, ou bien, d'un nom emprunté aux romans de la Table Ronde, le *Château des Pucelles*, ou bien encore, d'un nom qui est mentionné en Angleterre, le *Château des Roses*. Mais ce n'est pas encore le *Château d'Amour* des ivoires postérieurs et de la chanson recueillie par le doyen Bridel. Il y manque un élément essentiel des représentations artistiques du siège galant. Sur la plupart des ivoires à moi connus trône au sommet des créneaux un personnage ailé et couronné, qu'un naïf Anglais a bonnement pris pour un ange<sup>32</sup> et qui n'est autre qu'Amour lui-même, encore armé des flèches du Cupidon antique. Rien ne donne

à penser que le château décrit avec tant de complaisance par Orlandino fût déjà conçu comme la demeure du dieu d'amour. Cette conception du *Château des Roses* est sans doute un peu plus récente. On s'explique très bien comment elle a dû se former, au cours du treizième siècle, sous l'influence de cette poésie allégorique, alors à son apogée, où le moyen âge prenait un si vif plaisir et dont le *Roman de la Rose* est l'œuvre capitale.

La poésie des Romains s'était déjà complue à la description de palais mythologiques et allégoriques : Claudien et Sidoine Apollinaire avaient décrit celui de Vénus. Dans une célèbre chanson allégorique, composée au plus tard en 1204 par le troubadour catalan Guiraut de Calanson<sup>33</sup> et subtilement glosée à la fin du même siècle par Guiraut Riquier, une strophe est consacrée au palais d'Amour, qui est ici du genre féminin, comme la Vénus antique et la *Frau Minne* des poètes allemands, et qui est dépeinte volant par les airs et couronnée d'or :

« En son palais, où elle va reposer, il y a cinq portes, et celui qui a pu en ouvrir deux franchit aisément les trois autres ; mais il n'en sort qu'avec difficulté. Qui peut y demeurer vit dans la joie. On y monte par quatre degrés très accessibles. Mais il n'y entre ni vilain ni malappris. Ceux-là sont hébergés avec les trompeurs dans le faubourg, qui tient plus de la moitié du monde. »

L'idée même du palais d'Amour, que Guiraut Riquier identifie avec la personne aimée, est sans doute empruntée à la poésie latine. Mais, pour le poète du moyen âge, le *palais* se confond avec la demeure seigneuriale, qui est la partie principale du château féodal. Le « château » qu'habite Amour est décrit pour la première fois, très briève-



ment, dans un poème composé au midi de la France, probablement dans les premières années du treizième siècle, et intitulé par son éditeur *La Cour d'Amour* : « Au sommet du mont du Parnassus, » au milieu d'un magnifique jardin, s'élève un « château, le plus beau qu'on ait jamais vu, car il n'y a pas une pierre des murailles qui ne resplendisse comme de l'or et de l'azur. De là on mène la guerre contre vilenie. Les clefs sont mérite et privauté... » Vers le milieu du siècle, un troubadour italien s'est amusé à bâtir avec des allégories un élégant *Château d'Amour*, que le temps n'a malheureusement pas assez épargné<sup>34</sup>. Sur le même thème il y a un joli poème français par demandes et réponses<sup>35</sup> :

*Du castel d'Amours vous demanch*

*Le premier fondement.*

*Amer loialment.*

*Après nommés le maistre mur*

*Qui plus le fait fort et seür<sup>a</sup>.*

*Cheler<sup>b</sup> sagement.*

*Dites moi qui sont li crestel<sup>c</sup>,*

*Les sajetes<sup>d</sup> e li quarrel<sup>e</sup>.*

*Rewarder en atemprant<sup>f</sup>.*

*Je vous demanc qui est li clès*

*Qui le porte puet deffremer<sup>g</sup>.*

*Priier sagement.*

*Nommés la sale e le manoir*

*U<sup>h</sup> on puet premiers joie avoir.*

*Accueillir douchement<sup>i</sup>.*

a) Sür. — b) Celer, dissimuler. — c) Créneaux. — d) Flèches. — e) Carreaux d'arbalète. — f) Regarder avec discrétion. — g) Peut ouvrir. — h) Où. — i) Doucement.

Qu'en des cerveaux nourris d'une semblable poésie l'idée, un beau jour, ait surgi d'identifier avec le château

d'Amour allégorique la forteresse défendue par des dames et assaillie par des chevaliers dans une bataille de fleurs, l'on ne saurait en être surpris. Cette identification, réalisée sur l'ivoire dès la fin du treizième siècle, s'est-elle d'abord produite dans quelque fête chevaleresque dont aucune chronique n'a gardé le souvenir, ou bien sous la main habile de quelque ingénieux artiste en train de décorer un coffret ou un miroir? L'une et l'autre supposition sont permises. Mais, si une telle innovation fût restée confinée dans le domaine des arts plastiques, si elle n'eût trouvé un favorable accueil dans le langage et les plaisirs de la société élégante, jamais, sans doute, on n'aurait vu les chevaliers de la reine Elisabeth défendre contre les assauts de Désir la citadelle de Parfaite Beauté. Jamais, à coup sûr, — tant la survivance des idées et des usages des classes supérieures forme un élément essentiel de la tradition populaire, de « l'âme populaire »! — jamais, à travers les riants coteaux vaudois, au temps heureux où les travaux de la campagne s'accompagnaient de perpétuelles chansons, n'eût volé de bouche en bouche et de bande en bande le joli refrain noté par le doyen Bridel et repris par M. Baud-Bovy :

*Château d'amour, te veux-tu rendre,  
Veux-tu te rendre ou tenir bon ?*

ERNEST MURET.

#### NOTES

1. Pour que la mesure du vers soit juste, il faut élider le *te* ou supprimer le *pas*.
2. J'ai déplacé la virgule, qui, dans le texte de Bridel, se trouve non avant, mais après le mot *incendié*.
3. *Conservateur Suisse*, t. V, pp. 429 ss., à la suite de l'article sur *Le Siège du Château d'amour* (pp. 425-428), qui seul est signé des initiales



P. B. Dans mes citations, je me suis conformé à l'orthographe et à la ponctuation du *Conservateur*, les *Etrennes* étant très mal imprimées.

4. Daniel Baud-Bovy, *Le Château d'Amour*. Fête suisse. Musique de H. Bovy. Genève, 1897.

5. MM. J. Reichlen, à Fribourg, et A. Bovet, à Gruyères, et, par leur entremise obligeante, MM. F. Reichlen, Léon Remy, l'abbé Ducrest, et les deux archivistes fribourgeois, MM. Schneuwly et Ræmy.

6. *Conteur Vaudois*, 1880, n° 23, p. 3. Dans un article publié en 1885 par le même journal (n° 18) sur le *Château d'Amour*, on n'a fait que démarquer celui du doyen Bridel.

7. Copie communiquée à M. Jeanjaquet par M. Albert Henry, à Cortaillod.

8. Tome I, p. 387.

9. Trad. L. d'Hervey de Saint-Denis (Paris, 1849), I, p. 37.

10. Tome II, p. 407, art. *Behourt*.

11. *Bulletin du Glossaire des patois*, 1907, p. 13, § 9.

12. Variantes françaises et neuchâteloises dans les deux recueils du regretté Alfred Godet, *Chansons de nos grand'mères* (1<sup>re</sup> éd.), p. 28, et *Echos du bon vieux temps*, p. 49. Une version bagnarde a été publiée par M. L. Courthion dans les *Archives Suisses des traditions populaires*, t. I, p. 226. C'est M. S. Singer qui a attiré mon attention sur cette chanson, aussi bien que sur les poèmes allemands du *Rosengarten* et de la *Minneburg*, dont il sera question plus loin. Je suis redevable d'autres précieuses indications à MM. E.-A. Stükelberg, F. De Crue et L. Gauchat.

13. « *Item dum erat proxima feria secunda post diem penthecostes fuerat hic ludus ante consistorium von dem Rosengarden...* » Mention tirée des comptes du conseil de Langensalza, en 1381, par Jacobs, *Rosengarten im deutschen Lied, Land und Brauche* (Halle, 1897).

14. Tome II, pp. 23-24, et compte rendu du colonel Ed. Secretan, dans la *Gazette de Lausanne* du 10 octobre 1904.

15. Pages 184-187, sans indication de provenance.

16. Holinshed, *Chronicles of England, Scotland and Ireland* (1587), t. III, pp. 1315-1332. Je dois la connaissance de ce texte à l'obligeance de M. Alfred Nutt, qui a bien voulu le faire copier pour moi au British Museum. Dans l'édition de 1808, il occupe les pages 435-445 du t. IV.

17. Tome I, p. 528.

18. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Comptes rendus des séances de l'année 1899*, p. 15 : « M. Müntz lit un mémoire intitulé *l'Iconographie du Roman de la Rose*. » Il « ne signale pas moins d'une vingtaine d'ivoires du xiv<sup>e</sup> et du xv<sup>e</sup> siècle représentant le *Siège du Château d'Amour*. » La plupart sont énumérés dans les deux articles signalés ci-après (notes 19 et 20), dont les curieux pourront compléter, contrôler ou corriger les indications, en consultant : Pulzky, *Fejervary Ivories*

(Liverpool, 1856), n° 47, le *Catalogue* de l'Exposition rétrospective de l'art français des origines à 1800 (Paris, 1900), nos 155, 159-161 et 165, et mes notes 21, 22, 23, 24, 25 et 27.

19. Ivoire de la collection Arconati-Visconti, décrit et reproduit par M. Marquet de Vasselot, dans la revue *Les Arts*, 1903, n° 20, pp. 10 et 12.

20. R. Kœchlin, *Les ivoires gothiques*, t. II, 1<sup>re</sup> partie, p. 494, de la grande *Histoire de l'art* publiée sous la direction de M. André Michel.

21. Coffret en os du musée de Boulogne-sur-Mer, décrit et reproduit par Viollet-le-Duc, dans son article *Behourt* déjà cité à la note 10.

22. Hefner-Alteneck, *Costumes, œuvres d'art et ustensiles*, trad. de l'allemand (Francfort s. M., 1880-97), t. III, pl. 153. Sous le même numéro et sous les numéros 156 et 161 (celui-ci décrit par M. Kœchlin), on trouvera d'autres représentations du Siège. La sculpture reproduite au n° 156 est peinte et dorée.

23. P. Lacroix, *Vie militaire et religieuse au moyen âge et à l'époque de la Renaissance* (Paris, 1873), p. 176, fig. 134 : « Le prix du tournoi, d'après un couvercle de miroir sculpté en ivoire. Fin du treizième siècle. » La présence d'Amour ne permet pas d'accepter cette interprétation. On regrette que la provenance de cette pièce ne soit pas indiquée.

24. Hefner-Alteneck, pl. 161. Fr. Michel, au t. II de son édition de la *Chanson des Saxons* de Jean Bodel, pp. 192-193, mentionne, à propos des laisses 77-79 du poème, dont il sera question plus loin (p. 22), non seulement « les sculptures d'un coffret d'ivoire appartenant à Sir Samuel Rush Meyrick et... décrit par son possesseur », mais également « une miniature du célèbre ms. Louterell, qui représente un château défendu par des dames armées de roses, et assiégé par des chevaliers couverts de leur armure... » Je n'ai, malheureusement, pas réussi à apprendre ce que c'est que « le célèbre manuscrit Louterell ».

25. Par exemple, les ivoires nos 93 et 94 du *Catalogue* de la collection Spitzer (dont la fausse attribution me rend également suspect le n° 114), et la fresque de la maison *Zur Zinne*, à Diessenhofen (canton de Thurgovie), décrite par MM. R. Durrer et R. Wegeli, dans les *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, t. XXIV, fasc. 6, p. 277 (cf. pl. VIII F).

26. Ehrismann, *Untersuchungen über das mhd. Gedicht von der Minneburg*, dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, t. XXII.

27. Rolandi Patavini *Chronica* (*Monumenta Germanicæ, Scriptorum*, XIX), lib. I, pp. 45-46. Ce texte difficile, déjà auparavant signalé par Diez, a été traduit en allemand par M. A. Schultz, au tome I, p. 578, de son ouvrage classique, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger* (2<sup>e</sup> éd.; Leipzig, 1889). A la page précédente, M. Schultz a reproduit un ivoire du couvent de Reun, en Carinthie, qui représente le siège du Château

d'Amour, et il en mentionne encore d'autres dans les notes des pages 232 et 233.

28. Littéralement, « de petites tourtes » (*tortellis*), suivant la définition de ce mot donnée par Papias (Ducange, 1. TORTA) : « *Artocrea panis carnem continens, vulgo Tortella.* » Mais je crois plutôt qu'il s'agit de pâtisseries légères, de forme ronde ou annulaire, comme les gimbottes ou ces pains qu'on appelle en Savoie et en Suisse « couronnes » ou « torchés ». Sur quelques ivoires, notamment ceux qu'ont publiés M. Schultz et Lacroix (n. 23), on voit aux mains des dames assiégées des sortes d'anneaux ou de bourrelets circulaires, dans lesquels je ne puis reconnaître des couronnes de fleurs et qui pourraient bien être les *tortellæ* de notre texte.

29. Publié, en dernier lieu, dans la *Chrestomathie provençale* de Bartsch, 6<sup>e</sup> édition, refondue par Ed. Koschwitz (Marburg, 1903-1904), col. 140, et dans le *Manualetto provenzale* de M. V. Crescini, 2<sup>e</sup> édition (Vérone et Padoue, 1905), p. 281. Si l'on avait accordé plus d'attention aux allusions politiques contenues dans cette pièce, personne ne se serait avisé d'y reconnaître un exemplaire unique d'un genre poétique dénommé *carros* ou carrousel.

30. Jeanroy, *Notes sur le Tournoiement des dames*, dans la *Romania*, t. XXVIII, p. 232.

31. Romans de *Troie* et d'*Alexandre*, du XIII<sup>e</sup> siècle.

32. S. Rush Meyrick, dans sa description du coffret mentionné plus haut (n. 24), d'après Fr. Michel. C'est le même qui nous apprend que le Château d'Amour « was also termed the Castle of Roses. » Ce texte a été traduit par Fr. Michel dans l'introduction de son édition du *Roman de la Rose*, t. I, p. LVI, n. 1.

33. Dammann, *Die allegorische Canzone des Guiraut de Calanso* A leis cui am de cor e de saber und ihre Deutung. Breslau, 1891.

34. A. Thomas, *Chastel d'Amors*, fragment d'un poème provençal, dans les *Annales du Midi*, t. I, pp. 183 ss. A la page 187, il est parlé de la *Cour d'Amour*, publiée en 1882 par M. L. Constans.

35. *Fragments d'une anthologie picarde* (XIII<sup>e</sup> siècle), publiés par A. Boucherie, dans la *Revue des langues romanes*, t. III (1872), p. 322. Ce poème « est plus connu sous le nom de *Demandes d'amour*, » à ce que m'écrit M. A. Piaget, qui m'en signale des variantes dans trois manuscrits d'Angleterre, l'une publiée dans le *Bulletin de la Société des Anciens textes français*, 1875, pp. 25-26.

